



JUBILATIONS

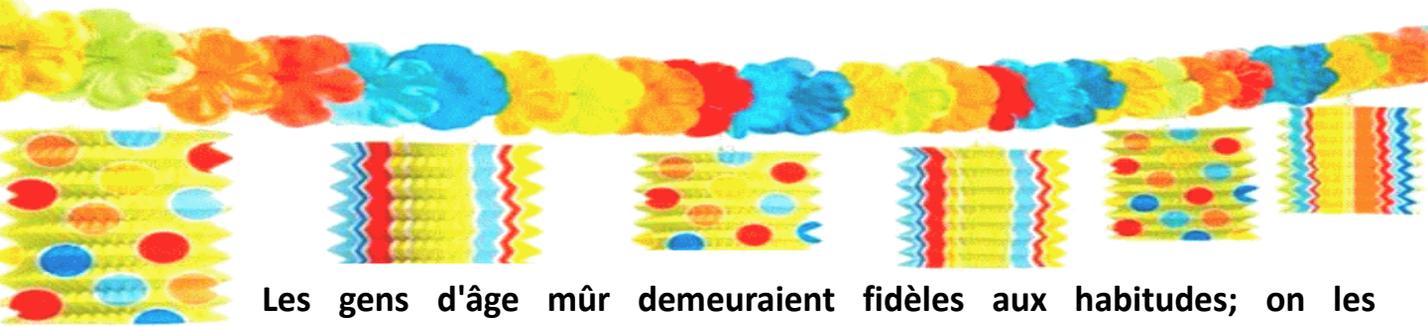
Il devait avoir neuf ans, ou dix, peut-être. Depuis qu'il venait seul jusqu'au centre de la ville, le petit garçon n'avait jamais été impressionné de la sorte. Une profusion de guirlandes multicolores avaient été accrochées dans le ciel des rues et aux croisées des fenêtres. Sur les devantures de leur magasin, nombre de commerçants avaient ajusté toutes sortes d'ornements et étalé, dans leurs vitrines, des bouquets artificiels, dont la vivacité des couleurs générait un plaisir pour les yeux et une réjouissance pour les coeurs. Pour un regard tout neuf, c'était une découverte. Peut-être n'était-ce pas la première fois que pareille effusion colorée enjouait la cité mais, trop jeune encore, l'enfant ne s'en était point aperçu. Soudainement, il comprenait que des jubilations inconnues se glissaient dans la ville et que, pour son jeune âge, tout un monde festif était à découvrir.

Nous étions à mi-Août. La lumière d'Été, intense et crue, parrainait le dynamisme du moment. Tout ce monde qui maintenant s'agitait, avait suspendu son labeur ordinaire pour apprêter la fête patronale.

Sur la Place de la Poterne, la colonne centrale d'éclairage public soutenait bravement ses crépons torsadés. Le kiosque à musique joignait à sa fierté naturelle les faisceaux scintillants dont on l'avait garni et sa balustrade, heureuse de présenter le blason de la ville, semblait vouloir jouer les élites du jour.

L'enfant, intrigué, avait questionné ses proches. On lui avait expliqué la tradition du pays et pourquoi elle était ainsi célébrée au quinzième jour du mois d'Août. C'était, d'abord, une fête religieuse, au cours de laquelle les paroissiens honoraient Notre-Dame de l'Assomption, patronne de leur église. Et, de célébration en euphorie puis en réjouissances populaires, le milieu laïc avait organisé, en parallèle, une fête profane à laquelle, finalement, la cité en joie, toute entière s'était associée. L'évènement, autrefois patoisé, se disait "la fetta de la mayou" mais ce terme avait été remplacé par "La Vogue", terme moins vieillot et plus distinctif d'insouciance et de désinvolture. Et puis, voguer, c'était peut-être se laisser occasionnellement conditionner par une légère déraison, d'autant que le traumatisme de la "Grande Guerre", atténué par l'Armistice de 1918, cédait, depuis une vingtaine d'années, à la fois au rajeunissement des familles et aux relances des coutumes locales.



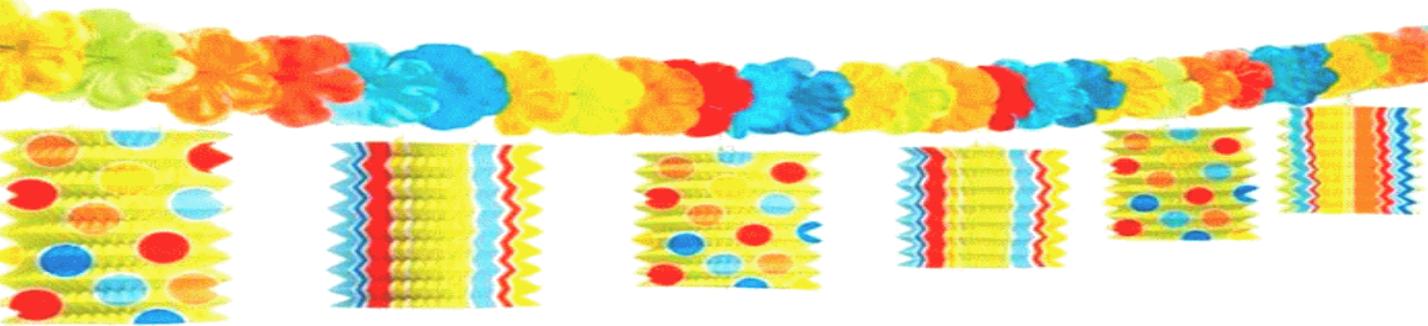


Les gens d'âge mûr demeuraient fidèles aux habitudes; on les remarquait, souvent assis autour des tables déployées pour l'occasion, devant les cafés de la Place. Entre conscrits, on évoquait l'année où "leur classe" avait animé une vogue antérieure à la présente et dont la singularité était évidemment supérieure à celle du jour. Entre vieux amis, le nombre de pots de vin, plus important que d'habitude, générait bien quelques cuites supplémentaires, mais elles étaient mieux excusées qu'en dimanche ordinaire. Quant à la jeunesse, filles et garçons voguaient à leur manière; sachant, qu'au soir venu ils danseraient en couples, aux airs que souffleraient "l'Harmonie des Enfants de Chazelles", glorifiée sur son kiosque au milieu de la foule, alors, ils s'accordaient déjà rires de connivence et familiarités.

Les musiciens de "l'Harmonie" assumaient, en effet, une part des festivités. De bon matin, un groupe de volontaires venaient jouer l'aubade sous des fenêtres convenues, tandis qu'une voix complice criait : "Acceptez-vous la bri ?" C'était presque honorifique ; on acquiesçait à la coutume en recevant "la brioche de la vogue" et puis, le geste demeurait convivial, en ces temps où les distractions étaient rares et collectives.

Quand la fête avait atteint son joyeux entrain, les tenanciers des baraques installées proposaient leurs animations et leurs jeux. Une attraction, typiquement locale concernait le Tantois. Pour la comprendre, il faut en expliquer l'origine : en périphérie de la ville, là où habitaient des gens issus de générations rurales, était une famille qui vivait, en semi-autarcie, sur le lopin de terre, hérité des ancêtres. Le Tantois, sur la lancée de ses prédécesseurs, habitait la mesure séculaire qui suffisait à son standing. Il avait pour épouse une femme de semblable condition qui s'accommodait de la même infortune. La descendance étant assurée, le couple se serait peut-être contenté de ces oeuvres communes, si le Tantois avait été raisonnable. Hélas, chaque fois qu'il allait vendre quelque issue de sa basse-cour, il s'en venait sans le sou mais croulant sous le poids d'une biture quasiment programmée. Et le pire était qu'en entrant au logis, il battait la malheureuse épouse qu'il nommait "sa Patronne"... Il faut nuancer : la femme subissait des raclées quand son homme était saouï, mais elle savait, à sa manière, en donner à son tour. Et c'était précisément le cas au moment de "la Vogue", quand la femme mettait son plan à exécution : La Patronne avait convaincu le Tantois qu'au soir des festivités ils pourraient, eux aussi, faire une bonne bringue mais, pour réaliser le projet, il faudrait quelques sous et pour les avoir, il suffisait de monter une attraction.





Quelques tôles , un tréteau, un grillage, des sacs de jute, un pan de bâche et un tabouret, voilà ce qui donnait au couple les moyens d'ériger la cahute dans laquelle la Patronne allait proposer, aux lanciers de pelote, le faciès coloré de celui qu'elle n'osait directement frapper ...

Avant d'installer le Tantois en posture de cible, la Patronne lui offrait le canon de vin censé conférer le courage nécessaire. Puis elle lui assignait la position requise, incitant les futurs tireurs à cogner le visage. Le Tantois y consentait d'autant mieux que la chopine de sa géniale épouse avait encore de quoi satisfaire un gosier avide et desséché. Le non-conformisme de la baraque, face à celles des forains professionnels, faisait spontanément sa propre réclame. Devant cet agglomérat farfelu et disgracieux, de nombreux passants s'approchaient, à la fois pour en rire et pour s'apitoyer sur ces pitreries, comparables aux spectacles douteux que présentaient certains vagabonds aux gueux du moyen-âge.

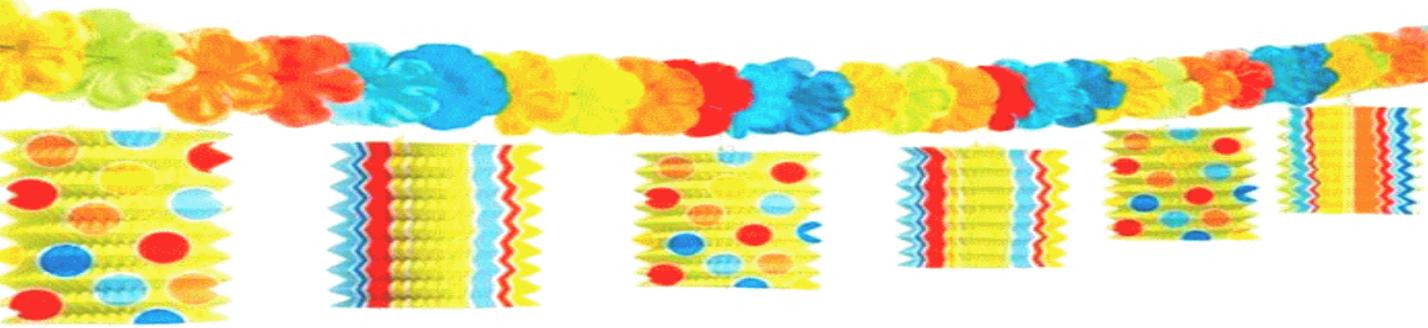
"-Allez-y... disait la Patronne ... billez-le, le Tantois ... Dix sous pour six boules ...Allez, tapez dessus, ça lui fera du bien ! ..."

Quelques adolescents, plus ou moins conscients, lançaient des pelotes sur la face rougeaude ; beaucoup de curieux s'approchaient en s'esclaffant. La Patronne, tantôt compatissante donnait à boire à la vedette, tantôt haranguait les passants :

"-Allez-y bien fort ... bourrez-le, le Tantois ... pour dix sous vous pouvez l'assommer ...

Le petit garçon avait eu peur ; les grandes personnes qui lui tenaient la main l'avaient écarté de cette étrange exhibition. Elles l'avaient emmené à l'autre coin de la Place. La marchande de guimauve y malaxait sa pâte de sucre colorée en vert et rose. Elle en faisait une couronne qu'elle allongeait depuis un crochet fiché, tel un portemanteau, à la paroi interne de sa roulotte. Après quelques étirements, elle développait son ouvrage en forme de huit et, sans le descendre du portemanteau, continuait inlassablement le pétrissage. La femme, vêtue comme il se doit d'une blouse rose-bonbon, souriait aux enfants qui observaient ses manipulations. Une longue chevelure brune, légèrement crêpée couvrait, à-demi, de larges boucles d'oreilles en laiton ciselé d'arabesques. Des joues poupines accentuaient la particularité de grands yeux noirs cernés d'un artifice bleu outrancier. Ses lèvres, peintes d'un rouge insolent,





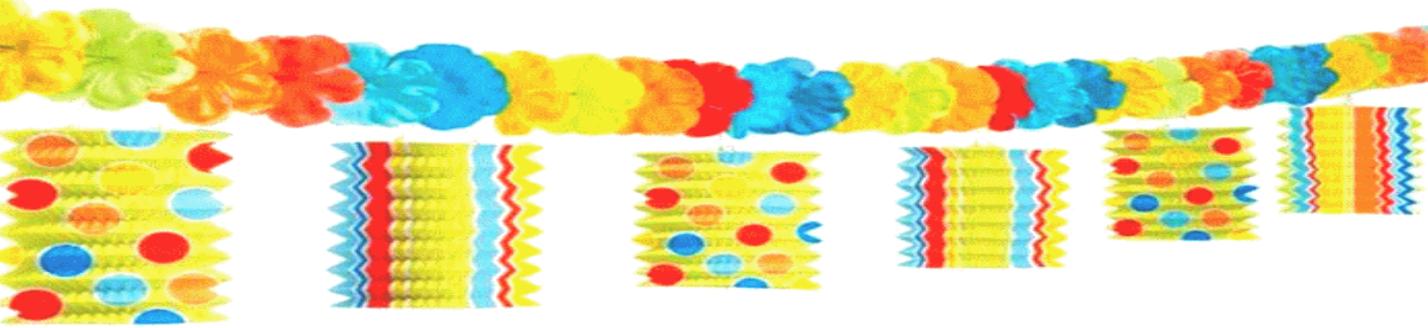
achevaient le contraste de ce visage fardé à la mode andalouse. Le petit garçon la regardait façonner des baguette de guimauve et, peut-être fut-elle sensible à ce regard ingénu puisque, au bout d'un moment d'échanges par complicité de sourires, elle tendit à l'enfant l'une de ces friandises de sucre rose torsadé de blanc, que l'on pouvait suçoter à loisir, plus longtemps qu'un carré de nougat. Mais surtout, il y avait la manière d'offrir la friandise ; la marchande donnait sans que l'enfant n'en fît la demande et le délice des sourires échangés procurait un état plus euphorique encore que la délectation de la confiserie offerte.

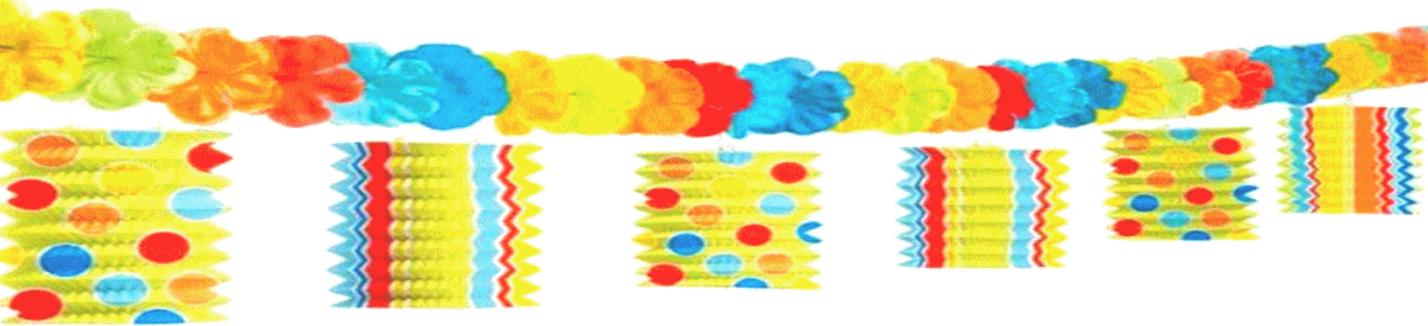
La boutique voisine proposait divers objets, enviés des jeunes enfants : joujoux de pacotille que les parents, cédant aux **relances de leur progéniture**, ne pouvaient que leur offrir.. Sifflets, cocardes, sirènes et serpentins voisinaient les petits bonbons granulés, offerts en biberons à poupées ou bien sous verreries en forme de pantins plus ou moins grimaçants. Au coin de son étalage, le camelot présentait un appareil qu'il voulait "scientifique". C'était un cylindre, laqué de rouge attractif, pourvu d'une manette nickelée. Un slogan accrocheur, en écriture bâtarde vantait les bienfaits de la décharge électrique sur l'organisme humain :

"Pour vous bien porter, électrisez-vous souvent !"

Ainsi, en toute simplicité, il suffisait d'empoigner l'appareil et d'y glisser monnaie pour qu'ici le commun des mortels pût enfin s'offrir, voluptueusement et à moindre coût, la pulsion de jouvence, gage de bonne santé... Pourtant, la proposition ne semblait pas très convaincante ; les candidats à la thérapie proposée semblaient perplexes. Un homme qui disait avoir tenté l'expérience, assurait son voisinage que les picotements ressentis, lui étaient montés de la main vers l'épaule et l'on riait de la comparaison qu'il avançait avec la griffure d'un chat.

La boutique des poupées tentait d'accrocher les familles qui comprenaient des fillettes. Une épaisse marchande les interpellait entre deux bouffées de cigarette, d'une voix altérée, probablement pour avoir trop crié ou, peut-être en proie au nicotisme. La famille nombreuse étant à l'honneur, les petites filles confiaient volontiers leur rêve de choyer de nouvelles poupées qui se joindraient à celles qu'elles avaient endormies avant de venir à la fête ...



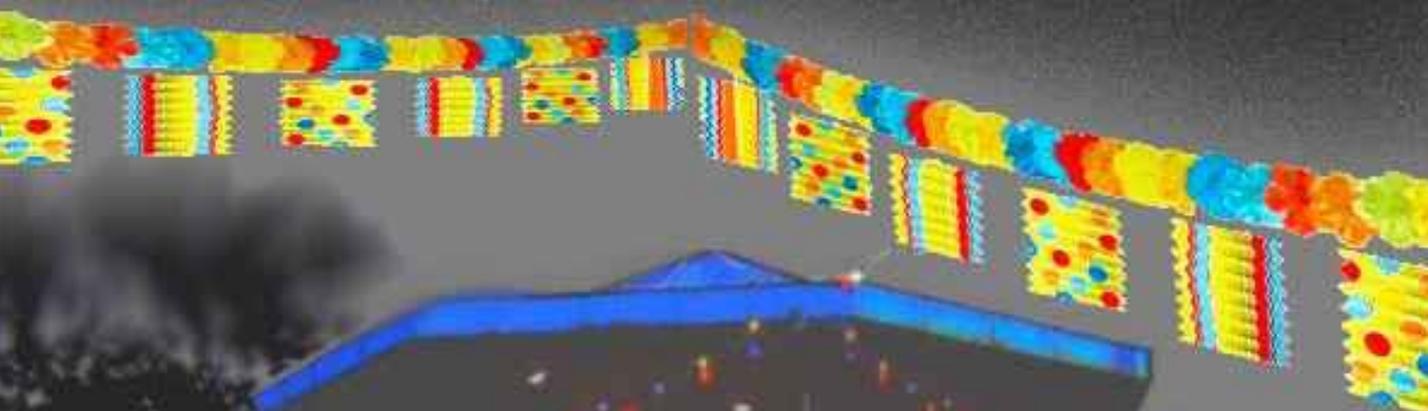


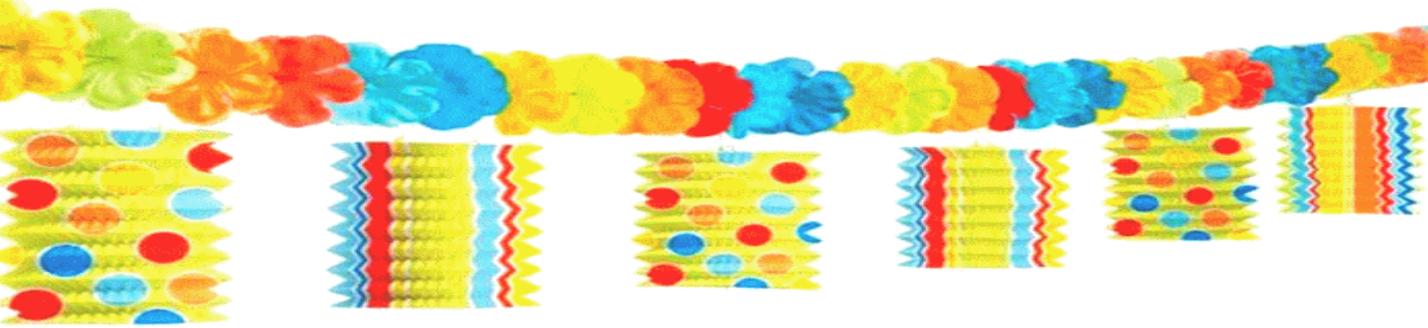
Un homme, que l'on disait napolitain, avait posé au sol son escarcelle où quelques piécettes avaient l'air d'en attendre d'autres. Il chantait. Sa voix, aux accents nostalgiques, s'accordait aux modulations plaintives de la scie musicale, dont il variait sans cesse la courbure pour ajuster la note. L'expression de son visage assistait l'élan de l'archet, comme pour le solliciter davantage. Assurément, il évoquait le soleil de sa patrie ..."O Sole Mio" ...Sa belle voix offrait la touche sentimentale qu'au milieu d'une foule, plutôt sujette à rire, personne n'attendait. Il faisait geindre sa scie musicale en interprétant, tout en nuances, les airs coulés de fines mélodies, propres à cet étrange instrument. Le napolitain fut applaudi et le sourire qui parut sur son visage traduit son contentement ; les dons, sur la chaussée, avaient comblé le creux de sa modeste bourse.

En haut du boulevard du Midi, un manège de petits sièges suspendus attirait la jeunesse. Dans le jargon local, on désignait ces équipements par un mot étonnant, dont personne ne connaissait l'origine et qui se voulait plutôt moqueur : "les caquevaques". Certains vogueurs préféraient dire "pousse-pousse", bien que le terme fut un peu chinois. Les attaches des chaînes au plafond du manège permettaient, lors de son accélération, un semi-envol qui déclenchait frissons et criaileries. Et quand les garçons parvenaient à tortiller leur siège sur celui des filles, c'était un peu pour les affoler, beaucoup pour en rire, mais plus encore pour les capturer. Et l'ambiance en excusait l'audace ...

Au soir du quinze Août, quand la tombée de nuit invitait les danseurs sur la Place de la Poterne, l'imposante colonne centrale inondait de ses larges lumières la dernière phase de la Vogue. Les musiciens de "l'Harmonie des Enfants de Chazelles" prenaient leur fonction sur le kiosque, dont le plafond s'éclairait de mille feux, disposés en étoile. Le grand bal de clôture apprêtait ses élans.

Une douzaine de pupitres; autant de musiciens déployant leurs instruments à vent, face à une assemblée de quémandeurs impatients de danser ; telle se présentait la soirée. Le Tantois et son épouse avaient démonté leur stand ; manèges et marchands avaient cessé leurs harangues racoleuses. Le petit garçon était allé dormir ; on lui conta la suite... Le final de la Vogue était désormais à la danse, dont dépendait la formation musicale en place.





Les danseurs, déjà, manifestaient leur impatience, tandis que les instrumentistes, peu soucieux d'empressement, faisaient , comme à plaisir, désirer leur prestation.

- "Allez, musiciens ! " héla une voix.

Le trombone, sur une note grave, actionna la coulisse de son instrument ; le bugle émit, à l'improviste, quelques notes liées, de généreuse ampleur ; les saxophonistes, tête inclinée, tentaient chacun leur gamme, au mépris de toute consonance ; la trompette attaqua quelques notes aiguës, pour "se mettre en lèvres" ; la flûte égrena une gamme chromatique, du plus bel effet, tandis que les clarinettes s'accordaient sur un "sol", au plus simple du doigté; la basse lâcha subitement un son inattendu, qu'en d'autres lieux on eût pris pour flatulence.

- "Alors, museaux de chiens, qu'attendez-vous , " cria quelqu'un.

La grosse caisse, au troisième coup lança la première danse. C'était un "Paso- doble" Une rumeur de contentement salua les premières mesures. Un couple s'élança, agile et souriant puis, par efforts répétés, fit le tour de la piste. Un second le suivit et puis d'autres encore. Bien que l'aire bitumée fût rebelle aux glissements souhaités, les danseurs s'en accommodèrent et les enlacements attendus comblèrent amoureux, galantins et minets.

Des valse furent bissées . Lehar, Waldteufel notamment avec "L'Or et l'Argent" et les célèbres "Patineurs" tellement propices aux élans romantiques ; la grosse caisse ponctuant chaque première note de mesure à trois temps, mettait un fol entrain. Des tangos eurent leur petit succès et quelques polkas firent sautiller les plus hardis. Les valse des Strauss triomphèrent avec "Sang viennois", "Aimer, boire et chanter" et surtout le célèbre "Beau Danube bleu" qui fut applaudi et maintes fois réclamé.

Mais, souffler dans leurs instruments, asséchait le gosier des musiciens. Des poses s'avéraient nécessaires. Eux les trouvaient trop courtes ; les danseurs les jugeaient autrement. Des bouteilles, à pleins paniers, occultés dans un coin du kiosque, contenaient les breuvages appréciés des artistes.



Le premier verre désaltérait ; le deuxième réanimait les souffles affaiblis. Et quand la seconde équipe relaya la première, les partants étaient, certes, réchauffés, mais les arrivants avaient anticipé ...

Quand s'éteignirent les derniers feux, l'on sut que des fêtards persévérants n'étaient pas en état d'aller dormir. Quelques-uns chantaient en chœur : "Adieu donc la Vogue" ...

Et l'on disait, entre bonnes gens que, cette nuit-là, les bancs du "Grand Tour" profitaient de l'aubaine pour confirmer leur importance ...

Jean CHAVAGNEUX 2001



Environs de Chazelles. - Le Grand Tour, témoin discret des relations de Vénus et Cupidon.

Alfred H. Nash. - 3. Série.